

COMPTES-RENDUS CRITIQUES

Hermann JACOBSON. **Arier und Ugrofinnen.** Göttingen, 1922. 262 p.

Le volume imposant de M. B. MUNKÁCSI, paru en 1901 sous le titre : *Arja és kaukázusi elemek a finn-magyar nyelvekben* (= Les éléments aryens et caucasiens dans les langues finno-ougriennes. Budapest, 1901) n'est pas, certes, le modèle d'un travail strictement méthodique, et les nouvelles étymologies, qu'il nous y propose en grand nombre, sont loin d'être toutes irréprochables ; mais d'autre part il est incontestable qu'il a le grand mérite d'avoir attiré l'attention des savants sur une série de problèmes qui intéressent directement les linguistiques finno-ougrienne et indo-européenne. En effet, depuis vingt ans, la question des anciens emprunts aryens (iraniens) des langues finno-ougriennes est, pour ainsi dire, à l'ordre du jour, grâce à une série d'études publiées par M. Munkácsi lui-même dans la revue *Keleti Szemle* et aux contributions très précieuses des éminents savants finnois, M. E. N. SETÄLÄ et H. PAASONEN dans les volumes des *Finnisch-Ugrische Forschungen* et du *Journal de la Société Finno-Ougrienne*.

Tout récemment l'attention des iranaisants s'est tournée vers ce problème intéressant ; rappelons par exemple l'article que M. N. JOKI vient de publier dans les *Mélanges Baudouin de Courtenay* (*Das Finnisch-ugrische als Erkenntnisquelle für die ältere idg. Sprachgeschichte*. Prace lingwistyczne ofiarowane Janowi Baudouinowi de Courtenay, 1921, p. 97-112), fragment d'un livre en préparation. Presque en même temps M. H. JACOBSON nous offre sur la même question, dans un volume de solide érudition, les résultats d'études très sérieuses.

Rien de plus difficile que de s'orienter dans une science en plein développement, telle que la linguistique finno-ougrienne. Les hypothèses, très souvent, ne vivent qu'un jour ; les grammaires comparées et les dictionnaires étymologiques sont vite surannés et une expédition rapportant de nouveaux matériaux lexicographiques et grammaticaux nous oblige, d'un jour à l'autre, à passer en révision les résultats obtenus. M. Jacobson est un *homo novus* parmi les finno-ougriaisants ; il est d'autant plus surprenant de voir avec

quelle facilité il s'oriente dans ce domaine nouveau pour lui. Naturellement je ne prétends pas que son livre soit exempt de fautes et d'erreurs. En voici au hasard quelques-unes. Finn. *jalka*, mordve *jalga* "pied" etc. ∞ vog. *jol* "à bas", ostiak *jil*, *jit* "partie inférieure" (p. 14) est une équation que l'auteur a trouvée, il est vrai, dans le célèbre ouvrage de J. Budenz : *Magyar-ugor összehasonlító szótár* (Dict. comparatif magyaro-ougrien. Budapest, 1873-81). Elle est pourtant erronée : vog. *jäl*, *jol*, ostiak *il*, *it* etc. doit être rapproché du finn. *ale-*, hongr. *al*, etc., cf. Paasonen, Beitr. 38, EtSz. I, 52, Jacobsohn 37. Tchéréém. *šörwä* "frêne" ∞ finn. *saarni*, mordve *širäk*, *širt'e* id. (les formes *sirik*, *sirte* citées par l'auteur ne sont pas correctes) est un rapprochement fautif, bien qu'il se trouve dans le *Dict. comparatif* de DONNER (II, 6). Mordve *širäk* est emprunté au tchouv. *širäk*; tchérem. *šörwä* est identique à zyri.-voti. *šir* : *šir-pu* "Ulmus effusa", tandis qu'au finn. *saarni* on peut rattacher tchérem. *šarthe* "saule." cf. Paasonen, JSFOu. XV, 2 : 48, S-Laute 106. Un mot vogoule *lud* (p. 27) n'existe pas (forme correcte : *lunp*). Hongr. *ester* "stérile" n'a rien à faire, — malgré Budenz, MUSz. 800, Munkácsi, AKE. I, 238, Setälä, JSFOu. XVI, 2 : 7, Paasonen, FUF. XII, 303, Jacobsohn, 112 — avec finn. *ahtera*, mordve *ješär*, *eštar* "stérile". Le mot hongrois, répandu seulement dans quelques dialectes sicules de Transylvanie, est un emprunt récent au roumain : cf. roum. *ştirie* "stérilité (des animaux)", bulg. *štira*, -a, -o "stérile" grec. στεῖρα, στεῖρος id., cf. Melich. *Magyar Nyelv* XI [1915], 292. Le *h* dans le dérivé hongrois *árvahodik* "devenir orphelin" (< *árva* "orphelin" = finn. *orpo*, lapon *oarbes*, mordve *urus*, *uräs*) n'a rien à faire avec l's final de la forme védique correspondante *árbhas* (= lat. *orbus*), comme l'auteur p. 184, semble le supposer. Hongr. *árva-hod-ik* est un verbe dénominal régulier avec le suffixe composé *-hod* (*-hed*), ex. *vén-hed-ik*, *ifju-hod-ik*, *hamva-hod-ik*, etc. Pour excuser l'auteur, il faut ajouter que cette erreur singulière remonte à Munkácsi, *Keleti Szemle*, IV, 377.

Le point faible du livre de M. Jacobsohn est sans doute la transcription des mots finno-ougriens. L'auteur a été forcé, pour des raisons typographiques, de changer le système de transcription souvent très compliqué de ses sources et de choisir une notation phonétique moins précise. Cependant, dans nombre de cas il a déformé un mot vogoule ou lapon etc. sans aucune raison visible : vog. *vut* 8:ɔ¹ : *wül'*, *wil*, *ül'* | tchérem. *vüt* 8:ɔ : *wüt* | tchérem.

1. Ce signe est employé dans les publications de linguistique finno-ougrienne dans le sens de « plus exactement ».

šüdö 38, 40, 57 : *šüðö* | lapon *guödam* 33, *guöddet* 39 : *guödam*, *guöddet* | vog. *vaï* 14 : *va'i* Munkácsi, *wāγ*, *wāγ* Kannisto | lapon *iuölgē* 14 : *juölgge* | lapon *juogam* 34 : *juoγam* etc. Les inconséquences dans la transcription du même mot ne sont pas rares non plus : véd. *maksā*, av. *maxši* 161 ~ *makša*, *maxši* 11 | vog. *purös*, osti. *purys* 16 ~ vog. *pürys*, *pöres*, *porcs*, osti. *pörys*, *pyrys*, *püraš* 53 ~ vog. *pürys*, *pöres*, *pores*, osti. *pörös*, *püroš*, *püröš* 136, etc. D'ailleurs les fautes d'impression sont assez nombreuses : dans les deux premières feuilles j'en ai noté une cinquantaine ; *razγ* 12 : *rasγ* - | mordve *vij* 14 : *úij* | lapon *vækka* 14 : *vækka* | *Loswa* 20 : *Soswa* | finn. *jakâ* 34 : *jaka* - ou *jakaa* - | vog. *küli* 33 : *küli* | lapon *daetšalges* 26 : *dæčalages* etc.

Les connaissances bibliographiques de l'auteur sont très étendues, mais non sans lacunes. Il avoue lui-même qu'il lui était impossible (?) de se procurer les fascicules du Dictionnaire étymologique hongrois (GOMBÓCZ-MELICH, *Magyar etymologiai szótár*, I-VII. Budapest, 1914-8). En outre il semble ignorer les revues *Magyar Nyelv* (= La langue hongroise. Revue de la Société Linguistique Hongroise, 1905-) et *Nyelvtudomány* (rédigée par O. Asbóth, publiée par l'Académie hongroise des Sciences), aussi bien que le compte-rendu fort instructif de l'ouvrage de M. Munkácsi, mentionné plus haut, que M. J. SCHMIDT a donné dans la revue *Egyetemes Philologiai Közlöny*, XXVII [1903], 690 ss.

Sans entrer plus loin dans les détails techniques, je veux signaler tout brièvement les principaux résultats — ou pour mieux dire : hypothèses — de l'auteur.

On sait que parmi les emprunts des langues finno-ougriennes à l'aryen il y a des cas, pas très nombreux, il est vrai, où la forme finno-ougrienne primitive correspond assez exactement à la forme attestée en iranien oriental à date historique (Avesta). Je cite comme exemple fgr. **šyryñγ*- ou **zyryñγ*- "or" (= zyriène-votiak *zarñi*, hongr. *arany* acc. *aranya-l* "or", vog. *tarəñ* "cuivre"; *γ* désigne une voyelle de la série postérieure de timbre indéterminée) < iranien (av.) *zaranya*- "or". Mais dans la majorité des cas la forme finno-ougrienne présuppose une forme iranienne visiblement antérieure à toute tradition historique. L'exemple classique est le nom finno-ougrien du nombre « cent » : lapon *čuötte* gén. *čuöde*, finn. *sata* gén. *sadan*, mordve *šada*, tchérem. *šüðö*, zyri. *šo*. voti. *šu*, osti. *sāt*, vog. *sāt*, hongr. *száz*. Le témoignage concordant du mordve et du perme, les seules langues qui aient conservé une *š* dentipalatale (mouillée) finno-ougrienne établit que la forme primitive commençait par *š* : **šyγñγ*- (degré fort) ~ **šyðγ*- (degré faible). Le mot finno-ougrien est donc pho-

nétiqnement plus rapproché de la forme védique (*śata-*) que de la forme iranienne (*sata-*). Mais comme d'autre part il est à priori invraisemblable, pour des raisons que je ne désire pas approfondir ici, que les Finno-Ougriens aient jamais été en contact avec une tribu indienne, on a conclu que le mot finno-ougrien est un emprunt au proto-aryen **śata-* (< i.-eur. **kmtóm*). Cette conclusion est rendue plus vraisemblable encore par le fait qu'on a trouvé des mots finno-ougriens, qui sont évidemment empruntés à l'aryen ancien et où sont conservées les voyelles *o* resp. *e* indo-européennes. Ex. : finn. *porsas*, mordve *purtšos*, zyrj. *porś*, vot. *parś* 'goret' < fgr. **poršos* (cf. lat. *porcus*, grec *πόρκος*, lit. *pařszas* < i.-eur. **poršos*); finn. *mehi-läinen*, mordve *mekš*, hongr. *méh* 'abeille' < fgr. **mekše-* (cf. véd. *mákšā-*, av. *mařši-*), cf. Setälä, *FUF.* VIII, 79, Paasonen, *FUF.* VIII, 76, *JSFOu.* XXXIV, 3 : 6.

Or, M. JACOBSON, tout en admettant ces prémisses, n'en tire pas les mêmes conclusions.

Dans les cas, où la voyelle radicale *a* du finnois et du mordve correspond à une diphtongue *uo* du lapon (ex. finn. *kala* 'poisson', *maksa* 'foie' \approx mordve *kal*, *makso* \approx lapon *guölle*, *muökse*, etc.), le son finno-ougrien serait selon M. SETÄLÄ *JSFOu.* XIV, 3 : 26 (et selon la majorité des finno-ougrisans, cf. Wiklund, *IF.* XXXVIII, 83, Gombocz, *Nyelvtud. Közl.* XXXIX, 249) un *a* labialisé. La justesse de cette manière de voir est prouvée, selon M. Setälä loc. laud. par des équations, telles que finn. *sata*, mordve *śada*, lapon *čuölle* = véd. *śata-*, iran. *sata-*, mordve *azoro*, *azor* "seigneur" = véd. *asura* « seigneur », iran. (Avesta) *ahura* "Dieu", vieux-persan *aura-* id. Par contre M. JACOBSON est d'avis que la première hypothèse de M. WIKLUND (finn. mordve *a*, lapon *uo* < fgr. **o*, *Uralappische Lautlehre* 136) est plus vraisemblable et il restitue dans ces deux derniers cas, comme formes primitives finno-ougriennes, non pas **śata-* et **asura-*, mais **śoto-* et **osuro-* (cf. p. 50). D'autre part, en ce qui concerne l'interprétation des signes alphabétiques de l'Avesta, il se rattache aux théories que M. ANDREAS a développées au Congrès des Orientalistes à Hambourg (1902), selon lesquelles la voyelle *o*, correspondant commun des trois voyelles indo-européennes *e*, *o* et *a*, aurait joué un rôle prépondérant dans le vocalisme de l'ancien iranien (donc *ohuro-*, au lieu de *ahura-* de la vulgate) et le correspondant iranien de *m* syllabique indo-européenne serait *u* et non *a*. comme on l'a supposé généralement (donc *sutom*, au lieu de *satam*). M. Jacobson, de sa part, va encore plus loin en supposant des formes proto-iraniennes **osuro-* et **śotom*, formes qui

correspondraient exactement aux mots finno-ougriens restitués selon les théories de l'auteur.

Etant donné l'état actuel des recherches sur le vocalisme finno-ougrien on ne saurait dire laquelle de ces deux théories, celle de M. SETÄLÄ ou celle de M. WIKLUND, est la plus juste. M. JACOBSON est évidemment d'avis que ses deux théories relatives au vocalisme du finno-ougrien et de l'iranien (ancien) s'appuient mutuellement.

Comme on sait, la série des occlusives prépalatales indo-européennes *k kh g gh* est représentée en ancien iranien par deux spirantes : les deux variantes sourdes par *s*, les deux sonores par *z*. Les étapes de la spirantisation de l'occlusive primitive seraient, selon l'auteur, les suivantes :

i.-eur.	<i>k̄</i> ,	<i>k̄h</i> ,	<i>g</i> .	<i>gh</i>
proto-aryen	<i>k</i> ,	<i>kh</i> ,	<i>g'</i> ,	<i>g'h</i>
proto-iranien	<i>ś</i> ,	<i>śh</i> ,	<i>ǰ</i> ,	<i>ǰh</i>

puis, dans une période plus récente du

proto-iranien	<i>ś</i> ,	<i>śh</i> ,	<i>z'</i> ,	<i>z'h</i>
ancien iranien	<i>s</i>		<i>z</i>	

Dès lors, M. Jacobson croit que les mots finno-ougriens avec *s* dentipalatale : **śg̃t̃s*- "cent" (cf. véd. *śata-*, iran. *sata-*, ou *suto-* selon la leçon de M. Andreas), **śgr̥v̥s*- "corne" (= finn. *sarvi*, mordve *śuro*, zyri. *śur*, hongr. *szarv*, cf. iran. (Av.) *srū-*, *srvā-*), perme *das* "dix" (cf. véd. *daśa-*, Av. *dasa-* resp. *doso-*) etc., sont des emprunts **proto-iraniens** (et non **proto-aryens**). Il constate que cette *s* mouillée ne coïncide jamais, dans un mot finno-ougrien avec le vocalisme *e*; ces derniers cas : fgr. **mekše-* "abeille" < proto-iranien **mekši* (cf. véd. *māksā-*, iran. *mayši-*), fgr. **metō-* "miel" (= finn. *mesi* gén. *meden*, mordve *med*, hongr. *méz*; cf. véd. *mādhu*, av. *madu*, grec μέθυ, etc.), hongr. *hét*, vog. *sāt*. osti. *tābāt* "sept" (cf. véd. *sapta*, av. *hapta*, grec ἑπτά) etc., doivent être considérés comme des emprunts **de la période proto-aryenne**. Les relations entre les Finno-Ougriens et les tribus aryennes ont eu donc une durée très considérable, durée qui s'étend à partir de la période proto-aryenne (indo-européenne ?) jusqu'à la période iranienne historique.

Les résultats de l'auteur que je viens d'esquisser très brièvement, ne sont pas et ne peuvent pas être définitifs. Mais sa manière de voir est toujours intéressante et son livre sera certainement le point de départ de recherches nouvelles.

ZOLTAN GOMBOSZ.

(Budapest).

Lubor NIEDERLE: **Manuel de l'antiquité slave**. Tome I^{er} : L'histoire. Collection de manuels publiée par l'Institut d'études slaves. — I. Paris, 1923, Ed. Champion, in-8, viii-246 p.

En 1901 M. NIEDERLE a commencé la publication de sa grande œuvre synthétique : *Slovanské starozitnosti*. Le but de cette publication était de réunir en un manuel encyclopédique tout ce que les recherches érudites ont établi sur la culture, l'histoire, la patrie, la religion et la langue des anciens Slaves. L'auteur a divisé son ouvrage en deux parties : l'une comprend l'histoire proprement dite, l'autre l'histoire de la civilisation. Chaque section compte déjà plusieurs volumes, et cette puissante œuvre approche de la fin de sa publication. Le livre français que nous avons sous nos yeux est un extrait de la partie historique du grand manuel écrit en langue tchèque. Le tome II, dont la publication est annoncée, sera un résumé des chapitres des *Slovanské starozitnosti* concernant l'histoire de la civilisation.

L'auteur de ces lignes a souvent étudié et utilisé les volumes déjà publiés en tchèque par M. Niederle. Il a médité attentivement les pages, pour la plupart élogieuses, représentant les opinions impartiales, qui ont salué ces volumes au fur et à mesure de leur publication. Or, en dépit de cet accueil enthousiaste, il ne peut réprimer cette conviction que, dans les parties qui sont du domaine de ses investigations, l'œuvre de M. Niederle supporte peu l'épreuve de la critique scientifique.

M. Niederle est avant tout un historien-archéologue ; la linguistique ne semble guère l'avoir occupé. Et tout de même il essaye à tout propos de résoudre les problèmes de la langue, ose en tirer des conclusions importantes et échafauder des théories sur celles-ci. Pourtant il a un illustre exemple devant lui : le cas de Paul SAFÁRIK aurait pu lui servir d'avertissement. Celui-ci s'était aussi abandonné à des rêveries étymologiques qu'il avait livrées d'abord en 1828 et ensuite, sans les modifier sensiblement, en 1837 dans son livre : *Slowanské Starozitnosti*. A l'en croire, Salona (près de Spalato), Sardica (= Sophia), Ulpiana (=auj. Lipljan), Almus (= la rivière Lom), Tibiscus (= Temes), Pathissus (= Tisza), Granua (= Garam), Pelso (= Balaton), Bersobis (= Berzava, v.-hongr. Borza), Ipla (?) (= Ipoly), Karpates (= Karpathes), etc., etc., sont des noms slaves, et en vertu de cette thèse il démontre qu'à un moment donné presque toute l'Europe était slave. Les savants ont plusieurs fois signalé les énormes bévues de Safárik ; nous ne citons ici que le nom de Roesler (cf. *Sitzungsberichte*, Vienne LXXIII, p. 115).

Or M. Niederle emprunte beaucoup d'étymologies et d'explications erronées à Safárik, et dans un ordre d'idées tout pareil il en fabrique lui-même à son tour une quantité considérable. En voici quelques-unes, je les fais suivre des objections que je crois devoir faire au point de vue linguistique.

Dans son ouvrage intitulé *Puvod a počátky slovanu jizních* (p. 158), M. Niederle, parlant de l'origine du nom de la rivière *Garam*, prétend que ce nom est slave et identique au slovaque *hron* « hukot » et v.-tchèque *hronúti*, *hronutie* « pád » (« jméno reký *Hronu*, doložené z II. st. ve tvaru Γρανούας... mám za jméno slovanské »). Un peu plus prudemment il reprend cette affirmation dans son livre français : « Le nom de la rivière *Hron* est à rattacher sans doute au slovaque *hron* 'bruit' et au vieux tchèque *hronúti* 'tomber' (p. 58) ». D'autre part, comme le nom de la rivière *Garam* présente déjà au II^e siècle après J.-Chr. une forme analogue, puisqu'on lit dans les *Pensées* de MARC-AURÈLE : Ἐν Κουάδοις πρὸς τῇ Γρανούᾳ, M. Niederle croit devoir conclure que certaines tribus slaves habitaient ces régions dès le II^e. peut-être même dès le I^{er} siècle après J.-Chr. Cependant il est assez facile de montrer avec certitude que le nom slovaque *Hron*, correspondant au v.-slovaque *Gron*, ne peut dériver du slovaque *hron*, c'est-à-dire du v.-slovaque **groñ* « hukot », v.-tchèque *hronúti* < **gro-núti* 'faire tomber' (cf. Gebauer, *Staroč. slov.*). En effet, l'hypothèse de M. Niederle suppose que dans slov. *Hron*, v.-slov. *Gron* la voyelle *o* est une voyelle slave primitive qui remonte à indo-eur. *a* ou *o*. Le malheur est que Marc-Aurèle écrit πρὸς τῇ Γρανούᾳ, le nom de la rivière est donc Γρανούας. Si le nom est d'origine slave, d'où vient encore alors l'*a* du radical ? On pourrait répondre que les écrivains grecs mettent souvent *a* au lieu de sl. *o* (cf. P. Kretschmer, *Die slavische Vertretung von indo-germ. o*, Arch. f. slav. Phil. xxvii, pp. 228 à 240 : ζάκωνον = zakon etc.) et qu'ainsi Γρανούας peut être identique à v.-slov. **Gron*. Cependant cette explication doit céder à ce fait que le nom allemand de la rivière est actuellement *Grän*, qui remonte à une forme plus ancienne *Grän*, et que le nom magyar le plus ancien de la rivière était aussi *Gran*, d'où hongr. *Gron* > *Goron* > *Garom* ~ *Garom*, enfin *Garam*. Ni l'*a* de la forme allemande *Gran*, ni l'*a* du v.-hongr. *Gran* ne peuvent provenir du v.-slov. **Gron*. Ajoutons que cette hypothèse absurde n'essaye même pas d'expliquer -*u*- ou -*ua*- de Γρανούας. Or toutes ces difficultés disparaissent aussitôt qu'on considère la forme du vieux slovaque comme dérivée de *Gran* d'une langue étrangère. En effet *a* d'une langue étrangère devient régulièrement *o* en slovaque. Je ne cite à ce propos que le

bel exemple de lat. *castellum* qui se change en *kostel* en tchèque et slovaque (l'explication de Berneker, *Etym. Wb.* est légèrement différente). Ici tch.-slov. *o* du radical est sorti de l'*ä* de *cāstellum*, vocable du latin contemporain de la région franco-bavaroise. Ainsi slov. **Gron* > *Hron* est un mot d'emprunt en slovaque; cette forme dérive de *Gran* d'une langue étrangère. Et quelle peut être cette langue? La réponse nous est donnée par FÖRSTEMANN (*Alt-deutsches Namenbuch* II, 1089) qui cite deux noms de rivière analogues en allemand; l'un : « die *Grane*, nebenfluss der Innerste westlich von Goslar », l'autre : « *Granach* bei Gamlitz in Steiermark ». On trouve donc en territoire allemand les noms de rivière *Grane* et *Granach*. Si l'on considère maintenant qu'un des chefs des Suèves (= les Souabes actuels) portait dès le 1^{er} siècle le nom de *Nasua* qui, selon WACKERNAGEL, doit être identifié avec haut-all. *nase* « nez » (cf. SCHÖNFELD, *Wörterbuch der altgerm. Personennamen*) nous pouvons supposer à bon droit que le Γραυόας de MARC-AURÈLE correspond dans la langue des Quades à **Granua* < **Granuaz*. Les Quades et les Suèves sont des Germains de l'Occident. De la forme du germ. occidental **Granuaz* > **Granua* est sorti haut-all. *Gran*, d'où aussi v.-hongr. *Gran*. Quant au v.-slov. *Gron* celui-ci peut provenir du v.-hongr. *Gran*, mais aussi du v.-haut-all. *Gran*. Ce dilemme ne saurait être résolu d'après les données que nous avons à notre disposition. Mais il est certain que v.-hongr. *Gran* ne peut remonter à v.-slov. *Gron*. Le v.-slov. *Gron* est donc en dernière analyse une forme germanique. — De même sont germaniques v.-slov. *Vág*, aujourd'hui slov. *Váh*, et vieux-slov. *Nitrava* (cf. *Conv. Bagoar*), v.-hongr. **Nitrava* > **Nitrva* > *Nitra*, hongr. et slov. moderne *Nitra*. La forme vieux-slovaque *Vág* est identique au v.-haut.-all. *wág*, « torrent, onde, rivière, mer », got. *wégs* « mouvement ». Le nom du courant inférieur de la rivière Werra était jadis *Eskíne wág* conservé dans le nom de ville *Eschwege* (v. Hoops, *Reallexikon*, Flussnamen). Dans *Vág* il y a deux critères chronologiques : *ā* et *g*. V.-haut-all. *wág*, got. *wégs* postulent un *-ē-* du germ. commun : cette voyelle s'était changée en *ā* dans le germanique occidental dès le III^e siècle après J.-Chr. Dans cette même langue il y avait aussi une forme **wágaz*; de là germ. occidental **wága* (cf. NAUMANN, *Altld. Gramm.*), ensuite **wág*. Au début de l'époque vieux-haut-allemande ce mot avait *g*, tout comme *tag* 'dies'. Ce *g* final se transforme en *k* dès le 1^{er} siècle et subsiste en moyen-haut-allemand. En haut-allemand moderne, sous l'influence des cas obliques *k*, redevient *g* (cf. moy.-h.-all. *tac*, *tages*, h.-all. mod. *tag*). Ces critères permettent de supposer que v.-slov. *Vág*, slov. mod. *Váh* est emprunté au ger-

manique occidental et doit être placé entre le ^{vi} et le ^{ix} siècles. V.-slov. *Nitrava* (cf. *Conv. Bagoar*), v.-hongr. **Nitrava* > **Nitrva*, hongr. mod. et slov. mod. *Nitra* et *Nyitra* nous apprennent la même chose. Tout comme le nom de la rivière *Morava* est un emprunt de germ. *Marahva*, le v.-slov. *Nitrava* est la copie de germ. occid. **Nitrahva*. Cette dernière forme devient par assimilation régressive (a-Umlaut) **Netrahva*, puis **Netraha*, *Netra*. En effet, en Allemagne, dans la même région où nous avons trouvé *Eskīnewāg*, c'est-à-dire *Eschwege*, nous trouvons aussi un ruisseau et un lieu dit *Netra* ; ce ruisseau se jette dans la rivière *Werra*. Et de même que *Werra* remonte à *Wiraha* < *Wirahva*, all. *Netra* provient du germ. occid. haut-all. **Nitraha* < **Nitrahva* (cf. Förstemann, *Althd. Namenbuch*). Au point de vue chronologique *Nitrava* présente deux critères phonétiques : *i* et *v*. La voyelle *i* atteste que l'emprunt a dû être fait avant l'assimilation régressive ; d'autre part -*v*- prouve que dans le mot d'emprunt on trouve -*ahva* et non -*ahha* ou -*aha*. Ainsi germ. *Nitrahva* a pu entrer facilement dans la série des noms de rivière slovaques en -*ava* (cf. p. ex. slov. *Trnava*). Ces deux critères nous font croire que v.-slov. *Nitrava* est un emprunt au germanique occidental qui a eu lieu entre le ^{vi} et le ^{ix} siècles.

Les trois premiers noms de rivière : **Gron*, **Vdg*, *Nitrava* sont donc d'origine germanique. Deux d'entre eux, **Vdg* et *Nitrava* sont des emprunts directs et remontent aux ^{vi}-et ^{ix} siècles. *Gron* appartient peut-être à la même catégorie, mais il peut provenir aussi du v.-hongr. *Gran*.

Dans tous les cas, si l'on considère les formes Γρανοῦα, haut-all. *Gran*, v.-hongr. *Gran*, v.-slov. *Gron*, on doit énoncer que slov. **Gron* > *Hron* ne peut pas être slave, et que c'est le pur hasard qui fait que ce nom est l'homonyme du slov. **gron* > *hron* « hukot ». En réalité ces deux noms n'ont rien de commun.

Pareillement dénuées de toute vraisemblance sont au point de vue de l'histoire phonétique toutes les réflexions que M. Niederle fait à propos des noms suivants : *Pelso* (= le nom du lac Balaton chez Pline), *Pathissus* (= le nom de la Tisza chez Pline), *Ulca* (= la rivière Vuka en Slavonie ; cf. aussi la petite rivière Vuka dans le comitat de Sopron), *Dierna* (= Tab. Peut. la rivière Cserna, comitat de Krassó), *Bersobis* (= Tab. Peut. la rivière Berzava, com. de Temes). Les commentaires étymologiques de M. Niederle sont presque entièrement empruntés à Safárik ; cependant, tandis que chez celui-ci ces étymologies étaient destinées à prouver que la patrie ancienne des Slaves était la Hongrie, chez M. Niederle les mêmes hypothèses doivent servir à une autre théorie. Selon lui,

sur le territoire de la Hongrie ancienne certaines tribus slaves peuvent être retrouvées dès le 1^{er} siècle après J.-Chr., alors que la totalité des Slaves n'a émigré de sa patrie, située au nord des Karpathes, qu'au cours du VI^e siècle et que son habitat actuel ne date que de cette époque.

Un examen scientifique de quelques-uns de ces noms suffira pour démontrer la faiblesse de la théorie de M. Niederle. Je choisis par exemple *Pelso*, le nom du lac Balaton chez Pline. Jordanes nomme ce lac *lacus Pelsois*, chez l'Anonyme de Salzbourg on trouve *lacus Pelissa*. Il est certain que le mot ne peut être ni celtique ni germanique, à cause de son *p* initial (cf. v. Grienberger, *Zeitschr. f. d. Alterthum* LV, 43); par contre, il pourrait être slave. Il y a en effet des mots slaves avec lesquels le mot semble s'accorder, tels : russe *plěso* « espace large et allongé en ligne droite dans l'eau, dans la rivière » | petit-russe *plěso* « hluboka, supokôj na voda na rici » Mikl. Etwb 250 | polon. *plośo* « głębia w potoku » | tchèque *pleso* « endroit profond dans l'eau ; lac ; mare ; bourbier » Rank | slovaque *pleso* « remous, endroit profond dans l'eau ». Il y a bien longtemps que les slavistes — surtout les érudits slaves, — ont commencé à rapprocher ces mots slaves de *Pelso*, sans pouvoir démontrer leur identité. Les mots slaves — et même le russe — commencent par *pl* + *e* ; par contre le mot de Pline commence par *p* + *e* + *l* + cons. Ainsi *Pelso*, *Pelissa* ne peuvent être des noms slaves, et certainement ceux-là ont raison qui y voient des restes de la langue illyrienne. C'est aussi l'idée de M. KRETSCHMER, qui rappelle ici le nom *Pelsonia* des inscriptions (*Einleitung in die Gesch. der gr. Spr.* 253, 264).

L'erreur de M. Niederle vient sans doute de son indifférence pour ces détails : pour lui *ple-* ou *pel-*, c'est bonnet blanc ou blanc bonnet. Il lui arrive même d'écrire une fois *Pleso*, en attribuant cette forme à Pline (I, 79) : « du lac de Blatno, *Pleso*, chez Pline ». En effet, si cette forme existait, on pourrait défendre peut-être l'origine slave du nom.

Un autre nom qui détruit les rêveries linguistiques de M. Niederle est celui de *Pathissus*. La rivière Tisza est nommée *Pathissus amnis* chez PLINE. A en croire SAFÁRIK, ce nom est un mot composé, dont le premier membre *pa* est identique au préfixe *pa-* que l'on retrouve dans sl. *pa-měti* « mémoire, souvenir », lit. *pa-vydas* « envie ». Ce *pa* a des variantes analogues dans les langues slaves sous la forme *po*, dont la signification est « après », lat. *post*. Et puisque, selon SAFÁRIK le préfixe *pa* ne se trouve que dans les langues slaves et en lituanien, le *Pathissus* de Pline est un nom composé slave. La signification du nom serait conforme au tchè-

que *Potisi* « région de la Tisza », au slovaque *Pohronie* « région de la Garam », au serbe *Posávlje* « région de la Save », etc. (*Slow. staroz.* 207, 408).

Ces réflexions sont entièrement adoptées par M. Niederle ; de plus, il ajoute : 1° dans *Pathissus* il faut voir serbe mod. *Potisje* « région de la Tisza, regio circumtisiana » (cf. Niederle, *Slov. star.* II, 158 : «... ve starém Πάθισος, *Pathissus* plnym právem smíme viděti dnešní srbské *Potisje* ; id. *Manuel de l'Ant. Slave* I. 58 : « ainsi celui de la Tisa sous la forme du composé slave *Potisie* » ; 2° le nom *Tisza* est peut-être identique au sl. *tisz*, *tisa* « *taxus baccata* », nom d'arbre (Niederle, *Slov. star.* II, 158²).

De tout ce que Safárik et après lui M. Niederle ont dit de *Pathissus*, le linguiste ne retient qu'une seule chose : ce nom est un composé. En effet les noms plus récents de cette rivière : ὁ Τίσσιος (Theoph. Sim., Theoph.), ὁ Τίγας (Prisc. Rhetor ; ὁ Τίγας recte ὁ Τίζας cf. Müllenhoff, *Deut. Alt.*, II, 378 ; Tomaschek, *Arch. ep. Mitteilungen aus Oest.-Ung.* XVII, 200) ; *Tisia* (Jord., *An. Rav.*) ; *Tiza* (Einhardi Ann. a. 796, cf. Pertz, *MG. SS.* I, 183), ἡ Τήσα (lire *Tisza*, sur la colonne commémorative du Khan bulgare Omurtag ; v. Tomaschek *op. cit.*) ; *Tissa* (viii^e ou ix^e siècle ; Jirecek, *Sitzungsberichte*, Vienne CXXXVI, XI, 94), ἡ Τίτσα (Const. Porphy.) etc. Ces formes postérieures Τίσσιος-*Tiza* sont inséparables de *Pathissus*, et dès lors *Pathissus* ne peut être qu'un nom composé. Le problème est d'établir à quelle langue il appartient et quelle est sa signification.

Pline affirme que *Pathissus* est une rivière, *amnis*. Par contre le nom serbe *Potisje* signifie « *regio circumtisiana*, région de la Tisza », c'est un « *nomen loci regionis* ». Les analogies ne sont pas rares en serbe : *Podrinje* de *Drina*, *Posávlje* de *Sava* etc. Dans d'autres langues slaves aussi où l'on trouve ce mode de formation, le nom propre ainsi formé désigne la région située des deux côtés de la rivière. Au point de vue morphologique aussi il est impossible d'accorder *Pathissus* avec *Potisje*. En effet, *Potisje* a été formé à l'aide de *-tje*, suffixe des noms collectifs, de manière que la locution *po Tisé* « sur la Tisza » s'est détachée de la proposition (Cf. Leskien, *Gram. der serbokroat. Spr.* § 389). Dans *Pathissus* nulle trace de ce suffixe collectif. Ce nom se compose d'un préfixe *pa* et d'un simple substantif à thème en *-o-* ou en *-u-* : *Tissos* ou *Tissus*.

Dès lors *Pathissus* et serbe *Potisje* sont des noms totalement différents sous le rapport sémantique et morphologique : l'un est un nom de fleuve, l'autre un nom de région ; l'un est un simple composé de *pa* + *Thissus*, l'autre est composé de *po* (*Tisé*) + *Tisa* + *-tje*.

La forme *-Thissus* est certainement le nom de la rivière elle-même. Le préfixe *pa-* ne sert qu'à renforcer la signification du substantif qu'il précède. Il faut penser ici à des analogies du genre de slave *potok* « petite rivière » ; dans ce mot *-tok* signifie en lui-même « couler, rivière, fleuve », *po-* ne fait que renforcer le sens du mot. Or *pa-* n'a point de signification pareille dans les langues slaves et dans les rares exemples que l'on peut citer à ce propos : (*pa-meti*, « souvenir, mémoire » ; *pa-birke* « raisin cueilli après les vendanges » ; *pa-dešti* « privigna » ; *pa-serbe* « beau-fils » etc.), *pa-* signifie « postérieur, contrefaçon, inférieur » (cf. Vondrák, *Vgl. Gramm.* I, 501). Cette nuance ne diffère que légèrement de l'alb. *pa-* qui a des origines communes avec sl. *pa-* et a le sens privatif ; cf. alb. *bese* « foi, fidélité », *pabésie* « infidélité », *mehane* « raison, occasion », *pamehani* « irrésolution ». Dès lors sl. *pa-* ne semble pas comporter la même modification de sens que le *pa-* de *Pathissus*. Ce mot signifie à peu près *Grande Tisza* par opposition au mot simple *Tisza* : il y a ici la même proportion que de hongr. *folyam* à hongr. *foljó* (fleuve et rivière). Cependant les langues slaves n'ont pas de noms de rivière de ce genre : **Padrina*, **Pasáva*, **Pavltava*, **Pavolga*, etc. D'autre part, un nom slave ne saurait revêtir le suffixe *-s* ; il faudrait croire dès lors, que Plinius a muni la forme slave **Patise* du suffixe latin *-us*. Or, il faut rejeter même cette hypothèse puisque, après Plinius, le nom de la rivière est pendant longtemps encore *Tissus* — *Τίσσος* — *Τίσας*, enfin *Tiza*¹. Ces suffixes *-us*, *-os*, *-a* nous font supposer que *Pathissus* était originairement un nom à base *-o-* et muni du suffixe *-s*. Or, ces critères contredisent le caractère de la langue slave et s'accordent par contre avec tout ce que nous savons jusqu'à présent de la langue dace (cf. Kretschmer, *Einleitung* 220-224).

Safárik affirme que les composés de *pa-* sont la particularité exclusive des langues slaves et du lituanien. A ce sujet nous ne renvoyons qu'aux exemples albanais que nous avons cités. En général sl. *pa-* *po-*, lithu. *pa-* *po-*, correspondent à alb. *pa*, avest. *pá*, gr. *ἀπό*, sanscr. *ápa* (v. Vondrák, *Vgl. Gr.* II, 382). Peut-être le v. prussien avait-il aussi *pa* à côté de *po* (cf. v. pruss. *patowelis*, Miklosich. Et. Wtb. 253, mais voir Bernekér, *Die preuss. Spr.*, lexique) et l'on peut attribuer *pa* aussi au dace.

Après ces conclusions il est peu important de connaître l'étymologie de *-thissus*, *Τίσσος* -*Tisa*. M. Niederle prétend que ce nom est

1. Le *Tisia* de Jordanes est une forme latinisée du barbare *Tiza* ; cf. explications erronées de Grienberger, *Zeitschr. f. d. Altertum* LV, 45 ; Diculescu, *Die Gepiden* 91. Je renvoie aux autres formes latinisées de Jordanes : *Marisia*, *Tibisia*. D'autres auteurs écrivent : *Sazavia*, *Tyrnavia*, de *Sazava*, *Trnava*, etc.

« éventuellement » identique au sl. *tisz*, *tisa* « *taxus baccata* », nom d'un arbre connu. Et cependant l'on cherche en vain dans les langues slaves des rivières portant des noms d'arbre : des noms de rivière comme *Gruša* (poire), *Sliva* (prune), *Buk* (hêtre) etc., sont introuvables sur le territoire linguistique slave. Ainsi l'explication de M. Niederle ne tient pas debout, même « éventuellement ».

On a vu dans le détail les erreurs linguistiques de Safárik et de M. Niederle à propos de *Garam*, *Pelso* et *Pathissus*. Leurs bévues sont toutes pareilles quand ils raisonnent sur les autres noms propres dits slaves du I^{er} et du III^e siècle. M. Niederle n'a pas de culture linguistique, et l'on pourrait lui appliquer à bon droit les paroles de M. Kreischmer sur le dilettantisme linguistique (*Einleitung in die Gesch. der gr. Spr.*, 241) : « Celui qui se tient loin des études de phonétique historique se laisse difficilement convaincre par les arguments de la phonétique : pourtant, indépendants des points de vue subjectifs, ceux-ci sont précisément les plus frappants ».

L'autre grand défaut de l'œuvre de M. Niederle consiste à ignorer les travaux et les résultats de l'érudition hongroise. Là où il les utilise, il en use sans critique ; ainsi son œuvre fourmille d'erreurs graves et d'une portée très considérable. Quelques exemples éclaireront bien ces égarements d'un archéologue mal informé.

Dans les volumes intitulés *Puvod a počátky slovanu jizních* (p. 451) et *Puvod a počátky slovanu západních* (p. 207) qui font partie des *Slovanské Starozitnosti* il écrit qu'au IX^e siècle, le long du Danube hongrois, vivait un peuple slave parlant une langue slave analogue au slave bulgare d'aujourd'hui. Il croit avoir trouvé les preuves de son assertion dans « toute une série » de noms de lieu hongrois. En effet, l'on sait que l'ancien slave bulgare présente *št* et *zd* au lieu de v. - sl. *tj*, *dj*. M. Niederle voit dans le nom de lieu hongrois *Pest* [*pěšt*] qu'on rencontre plusieurs fois en Hongrie et qui dérive selon lui de bulg. *peštŭ* « poêle, cheminée ». Peut-être, ajoute-t-il, faut-il en rapprocher encore le *zd* de croat. *Varaždin*.

En outre, comme en Hongrie on trouve des lieux nommés *Péc*, par exemple dans les comitats de Győr et de Szilágy (?), et qu'il y a aussi une ville *Pécs* [*pěš*] dans le comitat de Baranya, M. Niederle conclut que ces noms sont slaves : *Péc* serait slovaque en considération de son *c* [*ts*] et *Pécs* serait slovène ou serbe à cause de son *cs* [*tš*]. En effet la cheminée s'appelle en tchèque et en slovaque *pec*, en serbe *peč*, en slovène *peč*. Nous apprenons par-dessus le marché que le *Pessium* de l'antiquité est aussi un nom slave et se rapporte étroitement à *Pécs* et aux noms slaves que nous venons d'énumérer.

Pour appuyer sa thèse concernant les Bulgares-Slaves danoubiens, M. Niederle cite des noms de lieu hongrois d'origine slave qui ont conservé, à son avis, les voyelles nasales du vieux-bulgare. Pour caractériser son esprit critique, il suffit de rappeler qu'il cite aussi le village *Muncsel* (com. Torda), encore que ce mot appartienne au roumain (cf. roum. *muncel*, « petite colline »). Déjà une charte de 1486 mentionne avec raison que le mot vient du lat. *mons* (cf. Csánki, *Magyarorsz. tört. földr.* V, 722 : Monsideo-mathe wolahico *Monchel* vocatus) et il est certain que tous les *Muncsal*, *Muncsel* de Transylvanie correspondent au mot roumain qui remonte à lat. vulg. *monticellu* (v. Puscariu, *EtWlb.*).

Dans son *Manuel* M. Niederle a repris ses affirmations concernant l'origine slave de *Pest* ~ *Péc* ~ *Pécs* (p. 112) : « La parenté des Slaves de ces régions avec les Slaves devenus plus tard les Bulgares ressort notamment des traits phonétiques distinctifs, à savoir *št*, *əd* et les nasales, qu'offrent certains noms de lieux. Ainsi les trois *Pešt*, dont celle du comitat de Zvolen, en Slovaquie, montrent assez, de par la forme même de leur nom (avec *št*), combien ces Slaves s'étaient étendus loin vers le Nord, avant que les Slaves de l'Ouest (les Slovaques) et de l'Est (les Russes), n'eussent occupé cette partie de la Hongrie septentrionale, les uns et les autres arrivant de deux directions opposées. » Et M. Niederle ajoute en note : « Les trois *Pešt* sont : *Pešt* sur le Danube moyen, *Pešt* près de Murán et *Pešt* sur le Bas-Danube, près d'Ilok (cette dernière actuellement disparue). De l'autre côté du Danube, les formes de ce même nom sont slovéno-serbes, *Kis-Pécz* (Rab), *Pécz* (Szilágy), *Pécs* (dans la Baranya). »

Pour donner notre avis sur ces théories, repassons en revue tous les *Pest* qu'on trouve en Hongrie :

1° Le *Budapest* d'aujourd'hui est une assez récente formation de *Buda* et de *Pest*. Ce dernier point, sur la rive gauche du Danube, était déjà habité au x^e siècle (cf. le Notaire Anonyme, § 57).

2° A la place de Ó- et Uj-Palánka (com. Bácsbodrog), sur le Danube, il y avait jadis un endroit nommé *Pest*. Vis-à-vis, au comitat de Szerém, entre Ilok et Nestin, on trouve anciennement un autre *Pest*. Ces deux *Pest* se trouvent dans les documents dès 1237 : « plebanias utriusque *Pesth* » (v. *Arpádkori új okmánytár*, VII, 30). Le *Pest* près d'Ilok s'appelait *Ujlakpest* (v. Csánki, *Magyarorsz. tört. földr.*, II, 138). Les noms de ces deux *Pest* disparaissent au début du régime turc, au xvi^e siècle.

M. Niederle prétend qu'il y a encore un *Pest* « v detvanském chotáru u Muráné » (*Slov. star.*, II, 451, et *Manuel*, II, 113). C'est là une erreur manifeste. *Detva* se trouve dans le comitat de Zólyom

et *Murány* fort loin de celui-là, dans le comitat de Gömör. M. Niederle relie ici deux territoires éloignés l'un de l'autre. En réalité, on découvre aux confins du village de Detva, près de la gare de Gyetva-Krivány, un endroit appelé *Piešt* en slovaque et *Sulyok* en hongrois, selon M. Niederle. Cependant on ne trouve rien de pareil aux environs de *Murány*. Comme *Piešt* (*Piest* ?) est un nom slovaque qui n'a pas de correspondant en hongrois, nous pouvons omettre ce nom à juste titre.

Restent ainsi *Pest* dans *Budapest* et les deux autres *Pest* sur le Danube.

M. Niederle suppose que ces noms, ainsi que les *Péc* et *Pécs*, sont slaves et qu'ils sont plus anciens que l'établissement des Hongrois en Hongrie. Dès lors, les Slovénes et les Serbes sont des habitants plus anciens que les conquérants. Or, il n'y a nulle trace de ces noms de lieu avant 900, date de l'invasion hongroise, et il faut chercher une autre explication pour les mettre d'accord avec les faits.

En hongrois *pest*, mot dialectal, signifie 'cheminée' (v. Szinynei, *Magyar Tájszótár*). Ce mot est sans doute un emprunt au slave-bulgare *pestlī* 'cheminée'. C'est ce mot que les Hongrois ont employé pour désigner certaines localités. De la même manière ils ont surnommé par exemple, en utilisant sl. *grēnčari* 'potier' (v.-hongr. *grincsár*, hongr. mod. *gerencsér*), une localité du comitat de Veszprém, dès le XI^e siècle, au temps du roi Saint-Etienne, qui porte depuis le nom de *Grincsár*, aujourd'hui *Gerencsér* (cf. Csánki, *Magyarorsz. tört. földr.*, III, 231 et la charte grecque de Saint-Etienne : γροντζαρ). De même hongr. *kemence* 'poêle, cheminée', provenant de sl. *kamenica*, a servi de nom pour les localités appelées aujourd'hui *Kemence* (v. Lipszky, *Repertorium*). Voilà assez d'analogies pour supposer que les Hongrois ont pu appeler *pest* 'cheminée' les endroits où il y avait des « cheminées », c'est-à-dire des fours à chaux.

Il y a mieux : le four à chaux s'appelle aussi *mészpest* en hongrois, composé de magy. *mész* 'chaux' et *pest* 'four'. Or ce composé désigne également, et dès 1335, une localité hongroise : *Mészpest* (v. Szamota-Zolnai, *Magy. oklevélszótár* : locum *mezpesth*, etc.). C'est là un argument décisif, car la première partie du composé est un mot purement hongrois, et ainsi le mot représente fort bien la manière dont les Hongrois ont désigné les noms de lieu. Le village de *Mészpest* est situé au comitat de Zemplén et appartient actuellement à la Slovaquie, bien que la population y soit exclusivement hongroise. Sur la carte militaire il porte le nom de *Mészpest*, les habitants l'appellent aujourd'hui *Népešt*. Dans

le *Repertorium* de Lipszky et dans la *Národopisna mapa* de M. Niederle le nom slovaque du village est *Kučany*, mais le nom hongrois est aussi *Nézpest* (v. p. 163). Tout comme le nom hongrois *Mészpest* a servi pour désigner un nom de lieu hongrois, il est facile d'imaginer que le nom commun dialectal *pest* a pu donner le nom de lieu *Pest*.

La famille *Péc* ne peut être non plus d'origine slave. Selon M. Niederle, on trouve des *Péc* dans les comitats de Győr et de Szilágy. — Cependant il est certain qu'un village de ce nom n'a jamais existé dans le comitat de Szilágy. En Győr, par contre, il y en avait même deux *Fel-Péc* et *Kis-Péc*. Nous savons exactement que le fondateur de ces villages était un seigneur nommé *Péc*, fondateur en même temps de la puissante famille magyare des *Péc* (v. Karácsonyi, *A magyar nemzetségek a XIV. sz. közepéig* II, 427). *Péc* est donc un nom de personne, et dans les documents historiques on relève nombre de *Péc* au cours du XIII^e siècle (cf. *Registre de Várad*, § 117, *Pec*; Kovács, Index, de 1211 : *Pech*). Le nom de personne *Péc* s'est transformé de bonne heure en nom de famille (cf. de genre *Pech* : 1240; v. Csáuki, *Morsz. tört. földr.*, III, 555, 575).

Les noms de lieu hongrois se distinguent des noms de lieu des langues slaves et germaniques en ce qu'ils ont pu se former du cas sujet du nom de personne pur et simple. Si quelqu'un était appelé *Csanád* ou *Tas*, sa propriété était nommée *Csanád* ou *Tas*. Et c'est le cas aussi de *Péc*. Le village et la propriété de *Péc* étaient aussi appelés *Péc* par les Hongrois. Quant à l'origine de ce mot, il est certain que l'ancien tchèque et l'ancien slovaque n'ont point de noms de personne *Pec* dérivés de tchéco-slov. *pec* 'cheminée, poêle'. Le mystère s'éclaircit si l'on suppose que *Péc* est d'origine allemande, car haut-allemand *Bätz*, bavar. *Pätz* \approx *Petz* est un nom d'usage fréquent; c'est un hypocoristique de *Bär* 'ours' (v. Kluge, *EtWB*, *batzen*; Förstemann, *Altd. Namb.*) La forme austro-bavaroise *Petz* devient régulièrement *Péc* en hongrois. C'est la seule explication historique de ce mot, et les hypothèses de M. Niederle sont opposées à tout ce que nous savons de l'histoire de ces noms de lieu.

Et ainsi de suite... les réflexions de M. Niederle sur *Varasd*, *Privigyé*, *Palugya*, *Pokorágy*, *lengyel*, etc., sont de pures chimères conçues dans l'ignorance totale de l'érudition hongroise, qui a résolu depuis longtemps la plupart de ces problèmes.

Inutile de continuer... Loin de vouloir diminuer les mérites de l'œuvre de M. Niederle, j'ai dû dire franchement qu'elle n'est pas au niveau scientifique que devrait atteindre un travail de cette nature sur l'histoire ancienne des Slaves; elle a été faite sans la

circonspection nécessaire pour la solution des graves questions que soulève l'histoire. On comprend dès lors que ses conclusions soient erronées sur bien des points importants.

JANOS MELICH.

(Budapest).

Victor FLEURY. Précis de littérature étrangère. Paris, Delagrave, 1919, in-8°, viii-374 p.

Voici un manuel qui mériterait bien les reproches que M. Vanderem a faits aux manuels, du moins en ce qui concerne la partie consacrée à la littérature hongroise.

Six pages sur cette littérature, à côté de huit pages sur la littérature roumaine et sept pages sur la littérature serbe : c'est bien peu, vu l'importance que l'influence française a toujours exercée en Hongrie, influence bien supérieure à celle de l'expansion française dans les Balkans. Que cette remarque ne soit pas prise pour un reproche. Car en peu de pages on aurait pu dire beaucoup. L'auteur ne semble pas connaître à fond les ouvrages mêmes qu'il cite, notamment la thèse fondamentale de Kont sur *l'Influence de la littérature française en Hongrie*. Il se perd dans la riche documentation de ce savant qui a fait tant de recherches pour éclairer le rôle de la civilisation française en Hongrie, disciple de la France depuis le ^x^e siècle.

Le premier écrivain cité par l'auteur est un littérateur de troisième ordre de la fin du ^{xviii}^e siècle, alors que d'autres de grande valeur sont omis. Ensuite, M. Fleury arrive d'un coup à Petőfi, notre poète le plus « européen », dont le centenaire a été fêté récemment à la Sorbonne. Il passe sous silence les romantiques hongrois de l'école de Victor Hugo, dont un grand poète, Vörösmarty ; et ce qu'il dit sur Petőfi, ne dépasse pas le niveau et la documentation d'un simple article de journal. Après quoi, il oublie le poète du classicisme national, un des plus grands parmi les poètes hongrois, Jean Arany, oubli comparable à l'absence du nom de Racine dans un manuel de littérature française. Ces grosses lacunes sont quelque peu compensées par ce que l'auteur sait raconter d'anecdote sur le romancier Jókai et en général par l'intérêt qu'il porte à la littérature hongroise.

En fin de compte on peut cependant savoir gré à M. Fleury de cette esquisse aux contours un peu trop vagues, et qui d'ailleurs — il faut le reconnaître — ne prétend être qu'une œuvre de vulgarisation.

BÉLA ZOLNAI.

(Budapest-Paris).

Bibliographia Hungariae. I. Historica. Verzeichnis der 1861-1921 erschienenen, Ungarn betreffenden Schriften in nichtungarischer Sprache. Ungarische Bibliothek. Für das Ungarische Institut der Universität Berlin. Herausgegeben von Robert Gragger. Dritte Reihe. — Berlin u. Leipzig, 1923. Walter de Gruyter & Co., gr. in-8°, xi-318 p.

Cette bibliographie historique de la Hongrie, préparée par M. Robert Gragger, directeur de l'Institut Hongrois de l'Université de Berlin, et ses collaborateurs, rendra de très précieux services à tous ceux qui voudront s'orienter rapidement dans la riche littérature étrangère relative à l'histoire de la Hongrie. Par là elle comble une véritable lacune. La division logique et précise du matériel, son arrangement net et clair rend le maniement de ce livre très aisé.

M. R. Gragger s'était imposé deux restrictions dans la rédaction de cet ouvrage ; par l'une il a éliminé les articles de revues et de journaux, pour ne comprendre que des livres (brochures, etc.), par l'autre il a délimité sa matière chronologiquement. Comme il nous fait espérer une seconde édition, il voudra sans doute mettre dans celle-ci les articles de revues également, les plus importants du moins. Il sait trop bien quelle riche mine constituent les périodiques. L'autre restriction n'offre pas autant d'inconvénients (le spécialiste pourra se reporter pour les publications antérieures à 1861 aux bibliographies de KONT, de PETRIK et de KERTBENY), mais on pourra sans inconvénient citer quelques ouvrages fondamentaux, bien qu'antérieurs à 1861, dont la valeur reste, p. e. Martin FUMÉE, *Histoire des troubles de Hongrie* (1595) ; (BRENNER), *Histoire des Révolutions de Hongrie* (1739) ; de SACY, *Histoire générale de Hongrie* (1778) ; A. de GÉRANDO, *Esprit public en Hongrie* (1848) ; CHASSINIRANYI, *Histoire politique de la Révolution de la Hongrie* (1859-60), etc...

Par le fait que cette *Bibliographia Hungariae* va jusqu'en 1921, elle peut être considérée comme un *addendum* à la *Bibliographie française de la Hongrie* d'I. Kont (1913).

B.